

Gare !

Marie-Andrée Donovan, *Fantômier*, nouvelles, Ottawa, Éditions David, 2005, 112 p.

Marianne Campeau-Devlin

Numéro 132, été 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40826ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau-Devlin, M. (2006). Compte rendu de [Gare ! / Marie-Andrée Donovan, *Fantômier*, nouvelles, Ottawa, Éditions David, 2005, 112 p.] *Liaison*, (132), 62–63.

Gare!

MARIANNE CAMPEAU-DEVLIN

Fantômier, septième publication de Marie-Andrée Donovan, se compose de neuf nouvelles dont la longueur varie entre six et quatorze pages, écrites à la première personne, au présent de l'indicatif (sauf le premier texte, « Les fenêtres », narré au passé). Comme dans tout bon recueil de nouvelles, les textes sont tissés sur un même canevas, un thème commun, facile à reconnaître, celui de la méfiance, et son corollaire, celui du rapport à l'autre. La particularité du recueil est qu'il semble reposer sur les épaules d'un seul et même personnage aux multiples variantes, quoique rien ne l'indique clairement.

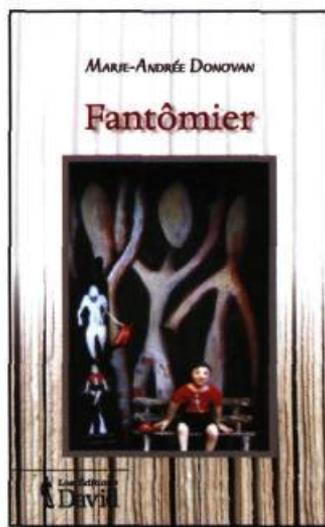
Dans les neuf nouvelles, c'est la voix du narrateur qu'on entend. Le récit s'articule autour de ses émotions, de ses sentiments, de ses réflexions. Cette voix est toujours celle d'une femme, qui reste anonyme dans toutes les nouvelles sauf une, ce qui laisse supposer qu'il n'est pas impossible que ce soit le même personnage dans tous les récits. Dans trois nouvelles, « Est-ce que je te dérange? », « Le rituel » et « Le revenant », la narratrice est un auteur. On ne connaît pas son occupation dans les autres nouvelles. Enfin, la forme invariable des récits, qui mettent tous en scène un incident précis, tantôt anodin, tantôt invraisemblable, raconté chaque fois de la même manière et dans le même esprit, donne à penser qu'il s'agit peut-être des souvenirs d'un seul et même personnage.

Outre ces quelques indices, d'autres détails plus substantiels suggèrent que l'auteur n'a voulu camper qu'un seul personnage. Le discours intérieur joue un rôle majeur dans le recueil. Le récit de l'action passe au second plan derrière le récit des réactions de la narratrice face à ce qui lui arrive. Réactions somme toute banales, que tout un chacun éprouverait en de telles circonstances et qui sont énoncées dans une langue assez terne, ce qui enlève, hélas, beaucoup d'intérêt au recueil. Les mêmes traits de caractère, exprimés avec plus ou moins d'intensité dans chacune des nouvelles, définissent la personnalité de la narratrice. Ce qui nous frappe d'emblée tout au long du recueil, c'est le caractère méfiant du personnage. Dans la troisième nouvelle, « La demie », ce sentiment atteint son paroxysme, se transformant en une sorte de paranoïa haineuse lorsque la narratrice apprend avec effroi qu'elle a une demi-sœur. Celle-ci, qui communique avec elle par Internet, cherche à la connaître, en lui posant des questions sur sa vie, souhaite même la rencontrer et l'inonde d'amour. La narratrice comprend que sa « demie », comme elle l'appelle, souffre d'une maladie incurable et d'un manque d'affection, mais la peur panique de devoir renoncer à sa sacro-sainte indépendance, à son espace vital, l'empêche d'ouvrir la porte de son monde à une femme qui pourrait bien avoir besoin d'elle. Notre héroïne nourrit une telle méfiance à l'égard de l'intruse qu'elle « la soupçonne de vouloir [lui] arracher [son] identité » (p. 39). On retrouve cette

même froideur du personnage dans la dernière nouvelle, lorsque la narratrice, âgée de 86 ans, refuse de répondre à l'appel de son vieux fiancé qui l'a abandonnée autrefois pour épouser sa propre sœur, et qui, veuf, malade, seul et désemparé, demande à la revoir. Il n'est pas impossible que la trahison dont elle a été victime soit à l'origine de l'anxiété constante de la narratrice... Toujours est-il que dans les sept autres nouvelles, la méfiance couve toujours, en dépit du mouvement instinctif qui pousse la narratrice vers l'autre et l'incite à se laisser toucher, et en dépit de sa joie de vivre innocente, un peu nunuche (les mots « merveilleux », « émerveillement » reviennent sans cesse dans le recueil) et son enthousiasme débordant pour tout ce qui est inusité. C'est ainsi qu'elle éprouve une certaine confusion

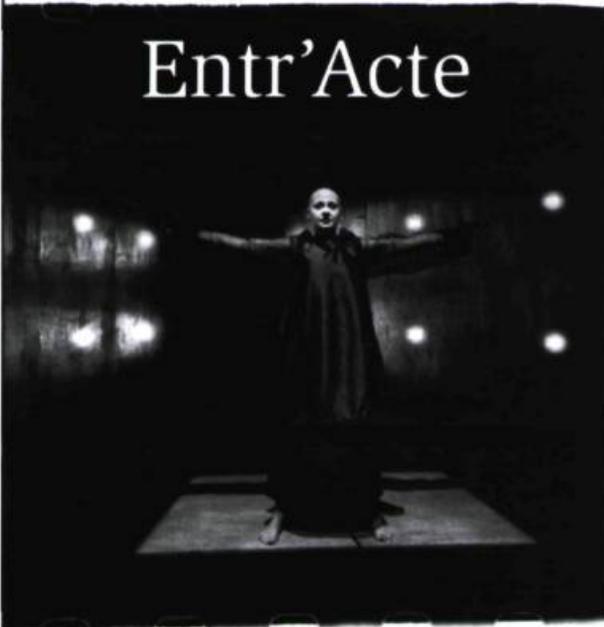
lorsqu'elle est abordée par un jeune étranger, qui, sans crier gare, s'empare de son parapluie pour s'y faire une place. « Habituellement je suis méfiante et taciturne », nous apprend-elle, mais « une occasion comme celle-ci est unique » et la situation « exceptionnelle » (p. 27). De même, lorsqu'elle est accostée par un excentrique vendeur de billets, dans la sixième nouvelle, le sentiment de méfiance qui surgit en elle comme un pantin sort de sa boîte cède bientôt le pas à l'intérêt que suscite d'abord l'apparence étrange du personnage, puis son étonnante capacité à lire en elle. Car c'est une autre caractéristique de notre narratrice que celle d'être émue lorsqu'un étranger s'intéresse à elle, lui porte attention. Elle est « fascinée » et « touchée » par les remarques du vendeur, qui lui dit deviner sa vulnérabilité à travers la forme de son écriture. Et à propos de ce jeune étranger sous le parapluie,

dont elle voudrait pouvoir se méfier : « J'éprouve une grande reconnaissance à la pluie, aux nuages, au parapluie, à tout ce qui m'offre cette étrange douceur et le plaisir de compter pour quelqu'un ». Ce sentiment quasi maladif, qui l'empêche de dormir pendant des semaines parce qu'elle craint d'être cambriolée, la retient de marcher seule le soir, lui inspire une aversion sans borne pour « ces intrus qui vous appellent pour vous annoncer que vous avez gagné un voyage ou autre chose » et lui fait craindre d'avoir des ennemis, ce sentiment ne l'empêche pas pour autant de souhaiter un contact avec l'autre et d'appeler son regard. Cependant, le contact est difficile, voire irréalisable, parce qu'elle tient d'abord et avant tout à préserver son espace vital, à entourer son moi d'une bulle protectrice. Le thème du repliement sur soi-même, lié à celui de la méfiance, est lui aussi omniprésent dans le recueil. La narratrice du « Parapluie » aime se promener sous cet appareil parce que cela lui donne l'impression de s'enfermer dans une coquille. Dans « La demie », elle se sent devenir victime de son ordinateur, transformé en « instrument d'intrusion », elle a « besoin d'espace » (p. 42), elle cherche à protéger son « univers » (p. 40). Dans « Le rituel », la narratrice paraît également déterminée à



Numéro trois 03 Été 2006

Entr'Acte



La revue du théâtre franco-ontarien

Dans ce numéro annuel

La pomme clandestine du cyberspace ou, faut-il craindre *Le testament du couturier?*

Claude Moysé

Le théâtre professionnel en Ontario français :
Quand la santé va, tout va?

Denis Bertrand

Alerte au passeur Robert Bellefeuille

Annie Lise Clément

Réflexion sur le public
et les compagnies de théâtre

Michel Ouellette

Le Festival Zones Théâtrales :
entre turbulences et plaisir

Dominique Lafon

19,95 \$ Membres (TA) : 9,95 \$

Pour commander

1(800) 263-0224

theatreaction@franco.ca



défendre son espace: « Personne ne pourra m'arracher à cette table, me dis-je », et plus loin: « Il me semble que personne n'aurait l'audace de venir me déloger dans ma petite forteresse », puis, lorsqu'un étranger surgit près d'elle et s'installe à sa table: « Il dépose son café à l'intérieur de ma barricade ».

Les narratrices des divers récits partagent aussi un attachement farouche à la solitude et au silence (mots qui reviennent dans presque toutes les nouvelles), qui pourrait expliquer ce désir d'enfermement, ce repli sur soi. Cette volonté de vivre retranchée est souvent exprimée sur un ton revendicateur. La narratrice invoque à plus d'une reprise son *droit* à la solitude, et elle avoue ne pas comprendre ceux qui ne la comprennent pas...

En somme, le personnage de Marie-Andrée Donovan est un peu à l'image des fenêtres idéales décrites par la narratrice de la première nouvelle: « Pas trop larges, ni trop étroites, les fenêtres doivent être, avant tout, discrètes et silencieuses. Elles doivent savoir filtrer la lumière du jour sans assombrir les pièces » (p. 12). Un personnage habité à la fois par la peur et le désir de l'autre, par l'envie d'être aimé, admiré et la crainte de devoir céder du terrain. Préoccupé de lui-même et de son univers au point de considérer ceux qui traversent sa vie comme des fantômes... Tous ces « autres », que l'on rencontre au fil des nouvelles semblent n'avoir d'importance que parce qu'ils s'impriment dans la mémoire de la narratrice. Ils sont des êtres sans consistance, des « fantômes » sans existence propre.

S'il n'est pas dépourvu de contradictions, ce personnage manque toutefois de profondeur. Peut-être parce que ces contradictions, justement, sont exposées de manière trop évidente. Peut-être aussi à cause du style de l'auteur, qui influence inévitablement la qualité de l'œuvre. Or, ici, la syntaxe est parfois maladroite, le vocabulaire imprécis, simpliste et répétitif. On a souvent l'impression que l'auteur écrit au fil de la plume sans réfléchir, ce qui donne quelques incongruités de ce genre: « j'accepte leurs compliments avec respect ». L'usage du présent de l'indicatif nuit également à la fluidité du texte. En effet, c'est un exercice assez difficile que d'écrire toute une nouvelle au présent. Normalement, c'est un temps réservé à l'action, pour créer un effet d'accélération. Or, comme nous l'avons dit, la réflexion prend davantage de place dans le recueil, et il a manifestement été difficile pour l'auteur de soutenir le rythme que lui imposait son choix: quelques phrases ici et là, et même un ou deux paragraphes, ayant échappé à sa vigilance, sont conjugués au passé composé, sans que rien ne justifie ce changement de temps.

Ce petit recueil sans prétention, résolument ancré dans le paysage littéraire local (cette façon qu'ont les auteurs ontariens d'évoquer les charmes d'Ottawa comme s'ils parlaient de New York m'a toujours fait rire) aurait donc gagné à être travaillé davantage, mais il présente une certaine originalité qui pourrait plaire à plusieurs lecteurs. ■

Marie-Andrée Donovan, *Fantômier*, nouvelles, Ottawa, Éditions David, 2005, 112 p.

Marianne Campeau-Devlin vit à Montréal et prépare une maîtrise en lettres à l'Université McGill.